

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

# LETTRES

MADAME DE SÉVIGNÉ



**GF** Flammarion

Extrait de la publication

**Choix de lettres**



ÉTONNANTS • CLASSIQUES

# MADAME DE SÉVIGNÉ

## Lettres

*Présentation, notes, choix des lettres et dossier par*  
HÉLÈNE BERNARD,  
*professeur de lettres*

**GF** Flammarion

Extrait de la publication

**Le Grand Siècle**  
**dans la même collection**

*Baroque et Classicisme* (anthologie)

CORNEILLE, *Le Cid*

MME DE LAFAYETTE, *La Princesse de Clèves*

LA BRUYÈRE, *Caractères*

LA FONTAINE, *Le Corbeau et le Renard et autres fables*

MOLIÈRE, *L'Avare*

*Le Bourgeois gentilhomme*

*L'École des femmes*

*Les Femmes savantes*

*Les Fourberies de Scapin*

*George Dandin*

*Le Malade imaginaire*

*Le Médecin malgré lui*

*Les Précieuses ridicules*

© Éditions Flammarion, Paris, 2003.

Édition revue, 2007.

ISBN : 978-2-0807-2290-4

ISSN : 1269-8822

# S O M M A I R E

■ <b>Présentation</b> .....	7
Mme de Sévigné, marquise et mère avant d'être écrivain	7
Des lettres à l'œuvre	11
Lettres privées, lettres publiques et édition de la correspondance	15
■ <b>Chronologie</b> .....	19

## Lettres

### I. LES LETTRES COMME MÉMOIRE D'UNE ÉPOQUE

1. LA GRANDE HISTOIRE, L'HISTOIRE DES GRANDS	
Une relation politico-judiciaire : le procès de Foucquet (lettre 1)	30
Les nouvelles de la guerre de Hollande : le passage du Rhin (lettre 2)	36
2. CHRONIQUE DE LA VIE MONDAINE ET LITTÉRAIRE	
Le mariage de Lauzun (lettre 3)	40
La mort de Vatel (lettre 4)	43
Le madrigal du Roi (lettre 5)	46
Une représentation d' <i>Esther</i> de Racine (lettre 6)	48

3. UN TABLEAU DE LA VIE QUOTIDIENNE	
SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV	
Scène de rue à Paris : l'incendie chez Guitaut (lettre 7)	<b>53</b>
L'art de la coiffure expliqué à sa fille (lettre 8)	<b>57</b>

## **II. LA CORRESPONDANCE DE LA MARQUISE À SA FILLE OU LE ROMAN DE L'AMOUR MATERNEL**

1. UNE PASSION DE PAPIER	
Le passé des relations : les vieux fantômes (lettre 9)	<b>64</b>
Un commerce inédit : la transparence des cœurs (lettre 10)	<b>68</b>
2. DES MISSIVES EN FORME DE DÉCLARATIONS AMOUREUSES	
Le discours amoureux (lettres 11 et 12)	<b>72</b>
Des sentiments ambigus : la concurrence des amours (lettre 13)	<b>78</b>
3. FICTION ÉPISTOLAIRE	
Le modèle romanesque (lettre 14)	<b>84</b>
L'imagination au service de la lettre (lettre 15)	<b>87</b>
L'évolution sentimentale (lettre 16)	<b>91</b>

## **III. MME DE SÉVIGNÉ : ÉCRIVAIN DU MOI**

1. LA MARQUISE ET SON LECTEUR	
Mme de Grignan, destinataire privilégié des lettres (lettre 17)	<b>96</b>
Le rapport des correspondantes (lettre 18)	<b>102</b>
2. JOURNAL ÉGOTISTE	
Méditation sur la mort (lettre 19)	<b>105</b>
L'expression lyrique de la douleur (lettre 20)	<b>108</b>
3. L'ÉPISTOLIÈRE PAR ELLE-MÊME	
La réception du courrier (lettre 21)	<b>110</b>
Une écriture « à bride abattue » (lettre 22)	<b>114</b>
Les lettres ou la vie (lettre 23)	<b>117</b>

■ **Index** ..... 123

Noms de personnes cités dans les lettres

■ **Dossier** ..... 135

La lettre au temps de Mme de Sévigné 137

La réception de la correspondance de Mme de Sévigné 140

Pour en savoir plus et approfondir sa lecture 144



■ *Mme de Sévigné* (v. 1665) par Claude Lefèvre (1632-1675).



# PRÉSENTATION

L'œuvre de Mme de Sévigné relève du paradoxe : instituée en modèle de littérature par la postérité – de Voltaire à Proust –, elle n'a toutefois pas été conçue à l'origine comme une œuvre et son auteur ne fut pas considéré comme un écrivain en son siècle. En effet, contrairement aux lettres précieuses de ses contemporains Voiture<sup>1</sup> ou Guez de Balzac<sup>2</sup>, d'emblée destinées à constituer un genre littéraire à part entière, la correspondance de la marquise présente un caractère essentiellement intime et privé.

## Mme de Sévigné, marquise et mère avant d'être écrivain

Petite-fille de Jeanne-Françoise Frémyot, fondatrice de l'ordre de la Visitation<sup>3</sup> avec saint François de Sales, fille de Celse-Bénigne de Rabutin-Chantal et de Marie de Coulanges, celle qui allait devenir marquise de Sévigné naît le 5 février 1626 à Paris. Par son père, elle appartient à la noblesse d'épée. Sa mère, elle, est issue d'une

---

1. Voir dossier, p. 137.

2. Guez de Balzac (v. 1595-v. 1654) est l'auteur de *Lettres* publiées de 1624 à 1654, qui connurent un grand succès dans toute l'Europe. Les lecteurs y trouvaient des jugements sûrs et découvraient une écriture nouvelle où la piété fervente se conjugait à une sensibilité aiguë à la nature.

3. *Ordre de la Visitation* : ordre de religieuses contemplatives, d'abord appelé ordre de la Visitation Sainte-Marie, fondé à Annecy en 1610.

famille roturière qui s'est enrichie dans la gabelle<sup>1</sup>. L'enfant est orpheline très tôt : elle n'a pas deux ans lorsque son père trouve la mort à l'île de Ré, dans la guerre qui oppose les troupes françaises aux soldats anglais<sup>2</sup> ; elle en a sept à la mort de sa mère. Elle est confiée à son oncle, Philippe de Coulanges, marié à Marie Lefèvre d'Ormesson. Sa jeunesse se passe entre la place Royale à Paris, la maison de campagne des Coulanges à Sucy-en-Brie (dans la périphérie est de Paris) et Livry (dans la périphérie nord) dont le frère de son tuteur, Christophe de Coulanges\*, a obtenu l'abbaye. Elle ne fréquente pas le collège, alors réservé aux seuls garçons, mais reçoit l'enseignement de précepteurs particuliers : l'apprentissage des langues – l'italien et quelques rudiments de latin – est préféré à celui de l'austère rhétorique.

Beau parti, elle est mariée à dix-huit ans à un parent du futur cardinal de Retz<sup>3</sup>, le marquis de Sévigné, propriétaire de terres en Bretagne, notamment du domaine des Rochers. De cette union naissent deux enfants, Françoise-Marguerite, en 1646, suivie deux ans plus tard de Charles. Homme léger et bretteur<sup>4</sup>, Henri de Sévigné délaisse sa femme pour quelques courtisanes, mène grand train et meurt en 1651 dans un duel motivé par une rivalité amoureuse. Mme de Sévigné se retire pendant un an aux Rochers pour y vivre son deuil. De retour à Paris, elle fréquente assidûment

---

\* Les astérisques renvoient à l'index des noms de personnes cités dans les lettres, p. 123.

1. *Gabelle* : impôt sur le sel collecté sous l'Ancien Régime par les fermiers généraux, rétribués pour cette tâche au pourcentage. Certains d'entre eux ont ainsi acquis d'importantes fortunes.

2. La Rochelle était devenue depuis le xvi<sup>e</sup> siècle un foyer actif du protestantisme. Richelieu, en 1627, décida d'assiéger la ville qui avait pactisé avec l'Angleterre, pays protestant et ennemi juré de Louis XIII. Les Anglais, soutenant la ville rebelle, débarquèrent sur l'île de Ré et combattirent contre les troupes du Roi.

3. Voir ci-après, note 2, p. 9.

4. *Bretteur* : qui aime se battre à l'épée et n'hésite pas à provoquer ses adversaires en duel.

l'hôtel de Rambouillet, promu cénacle littéraire, où elle retrouve, entre autres, Ménage et Chapelain<sup>1</sup>. Sa beauté, son esprit et son habileté verbale font d'elle une femme très courtisée (parmi ses prétendants, on compte notamment le surintendant Foucquet\*). Cependant, la marquise repousse les avances de ses soupirants. La disgrâce royale, dans laquelle tombent successivement ses proches – le cardinal de Retz<sup>2</sup>, son cousin Bussy-Rabutin\* et Foucquet\*<sup>3</sup> –, au long de la décennie 1660, l'écarte quelque peu de la cour. Elle trouve réconfort et amitié auprès de Mme de Lafayette\*, de M. de La Rochefoucauld\* et de Pomponne\*, devenus ensuite des destinataires occasionnels ou réguliers des lettres.

L'année 1669 est marquée pour Mme de Sévigné par le mariage de sa fille, auquel elle travaillait déjà depuis quelques années : Françoise-Marguerite épouse le comte de Grignan, lieutenant général en Languedoc puis en Provence. Dans le même temps, elle établit son fils en lui achetant la charge de guidon des gendarmes-Dauphin<sup>4</sup>. Elle réussit à ajourner le départ de Mme de Grignan pendant deux ans ; mais le 4 février 1671, à peine remise de ses premières couches, celle-ci rejoint son mari en Provence. Cette séparation met la marquise au désespoir et,

---

1. *Ménage* : auteur mondain (1613-1692) qui a laissé de nombreux vers d'inspiration galante ; Chapelain : poète et critique (1595-1674) qui prit part à l'élaboration de la doctrine classique.

2. Paul de Gondi (1613-1679), qui devint cardinal de Retz, était un ecclésiastique sans réelle vocation qui, lors de la Fronde – troubles mettant en cause le pouvoir royal et qui agitèrent la France pendant la minorité de Louis XIV et le gouvernement de Mazarin –, manifesta son ambition politique comme chef de parti à Paris. Cette opposition entraîna, après la Fronde, sa fuite et sa disgrâce. Louis XIV lui accorda finalement un pardon réticent.

3. La disgrâce de Bussy-Rabutin tient à sa participation à la Fronde et à la publication de son ouvrage *Histoire amoureuse des Gaules* (1665), roman à clef qui dévoilait les vices de la cour et les intrigues galantes du Roi ; pour celle de Foucquet, voir lettre 1, p. 30.

4. *Guidon des gendarmes-Dauphin* : fonction de celui qui commandait une compagnie de gendarmerie, alors corps d'élite attaché à la maison royale.

ni la retraite à Livry lors de la Semaine sainte (voir lettre 13), ni la lecture du janséniste<sup>1</sup> Nicole\* (voir lettre 14) ne parviennent à la détourner du chagrin d'avoir perdu sa fille. À cette douleur s'ajoutent les inquiétudes de savoir son fils engagé aux côtés du Roi dans la guerre de Hollande (voir lettre 2). De juillet 1672 à octobre 1673, elle fait un séjour au château de Grignan, dont elle espère revenir accompagnée de sa fille, mais celle-ci préfère rester aux côtés de son mari et de ses enfants, Marie-Blanche\* et le dernier-né, Louis-Provence\*. Toutefois, en février 1674, la comtesse vient à Paris pour les affaires du couple et met au monde une fille, Pauline\*, future marquise de Simiane<sup>2</sup>. Elle reste chez sa mère jusqu'en mai 1675. En septembre de la même année, Mme de Sévigné doit gagner la Bretagne pour régler des questions matérielles; son fils l'y rejoint; un « cruel rhumatisme » la contraint de demeurer aux Rochers jusqu'en mars 1676. Une brève cure à Vichy lui rend la santé, mais c'est la venue de Mme de Grignan à Paris en décembre 1676 qui constitue le véritable remède. Cependant la discorde est latente entre mère et fille et l'entourage des deux femmes, inquiet de les voir se faire « mourir toutes deux », décide de les séparer. Elles se retrouvent en novembre 1677 et demeurent ensemble jusqu'en 1679, presque sans interruption (Mme de Grignan n'est retournée que quelques mois en Provence au cours de l'année 1679).

En 1680, la marquise s'éloigne définitivement de la cour. La disparition, à la même date, de ceux qui ont participé à la Fronde – Retz et La Rochefoucauld\* – et de son ami Foucquet\* marque également la fin d'une époque et un tournant dans sa vie : elle se retire quelque temps dans sa demeure bretonne puis

---

1. *Janséniste* : partisan du jansénisme, doctrine religieuse issue de la pensée de Jansénius (1585-1638) et inspirée de saint Augustin (354-430) selon laquelle l'homme est incapable de mériter son salut et dépend de la toute-puissance de la grâce divine.

2. Voir ci-après, p. 17.

séjourne à Bourbon-Lancy, station thermale de Saône-et-Loire. C'est à cette époque qu'elle se tourne résolument vers l'augustinisme<sup>1</sup>. Cependant, ses élans vers Dieu sont freinés par l'amour maternel tout-puissant qu'elle porte à sa fille. C'est malgré tout l'esprit apaisé et confiant qu'elle accueille cette dernière en octobre, lorsqu'elle vient à Paris pour les besoins d'un procès ; Mme de Grignan ne repart en Provence que huit ans plus tard. Après un dernier séjour breton, Mme de Sévigné gagne le château de Grignan en octobre 1690. Elle revient à Paris, accompagnée de sa fille et de son gendre, et y reste trois ans, avant de rejoindre Grignan, qu'elle ne quitte plus jusqu'à sa mort, le 17 avril 1696.

## Des lettres à l'œuvre

Le second acte de naissance de Mme de Sévigné pourrait se situer le 6 février 1671, quand elle entre, malgré elle, en littérature comme on entre en religion. Il ne s'agit pas de l'acte conscient d'un écrivain sûr de ses moyens et de ses effets mais d'une nécessité imposée par les circonstances – l'éloignement de sa fille – et dictée par l'amour maternel. Le départ de Mme de Grignan pour la Provence a été vécu, par la marquise surtout, comme un arrachement. S'inscrivant en faux contre la norme de l'époque qui voulait qu'on préférât l'héritier mâle, Mme de Sévigné vouait à sa fille une véritable passion que les contemporains concevaient volontiers comme « irrégulière », c'est-à-dire hors norme. Dans la quatrième édition des *Poemata* (1663), Ménage s'en est fait l'écho ; mais il a surtout retenu la rivalité des deux femmes et, dans la

---

1. *Augustinisme* : courant de pensée chrétien qui se réclame de saint Augustin, adoptant sa théorie sur la grâce (voir ci-dessus, note 1, p. 10).

description qu'il en a livrée, la comparaison tournait à l'avantage de la marquise. Dans sa jeunesse, Françoise-Marguerite avait en effet pris ombrage des qualités qu'on s'accordait à reconnaître à sa mère et qu'elle n'avait pas. Ainsi à la nonchalance de celle-ci opposait-on la vivacité naturelle de celle-là, au caractère taciturne de l'une la conversation brillante de l'autre, à la timidité l'extraversion. Les premiers mois de la correspondance font d'ailleurs état des brouilles passées et rappellent le désarroi de Mme de Sévigné devant ce qu'elle considérait être de l'hostilité de la part de la comtesse à son égard (voir lettre 9).

Des mille cent cinquante-cinq lettres écrites par la marquise et qui ont subsisté, la très grande majorité est adressée à Mme de Grignan. Ce nombre paraît d'autant plus important que, de 1646 à 1671, soit pendant vingt-cinq ans, elle n'a écrit que cent trente lettres à des destinataires aussi divers que Bussy-Rabutin\*, Pomponne\*, Ménage, Chapelain, Mme de Lafayette\* ou encore Coulanges\* ; que sur les vingt-cinq années écoulées entre 1671 et 1696, mère et fille ne sont réellement demeurées séparées que six ans ; enfin, que l'organisation des courriers ne permettait que deux envois par semaine. Cette régularité de l'échange épistolaire entre mère et fille atteste que la comtesse était sortie de sa réserve à l'égard de la marquise. En effet, le commerce épistolaire a levé l'inhibition de la première et métamorphosé la relation vécue : loin de sa mère, Mme de Grignan a appris à exprimer les sentiments qu'elle cachait autrefois sous une froideur apparente ; à l'inverse, Mme de Sévigné s'est habituée à « glisser sur bien des pensées » qui auraient dissuadé sa correspondante de répondre. Par ailleurs, les retrouvailles entre les deux femmes n'ont pas exclu la poursuite du dialogue épistolaire. En 1678, à propos du départ prochain de sa fille, la marquise lui écrit : « Voilà ce que je pense sans cesse et ce que je n'ose jamais vous dire. Je crains vos éclats. Je ne les puis soutenir ; je suis muette et saisie. »

L'entente n'était donc pas donnée d'emblée : elle s'est établie sur la longueur, à travers une sorte de conversation par écrit, bihebdomadaire en règle générale et fonction des servitudes de l'organisation postale.

À côté des lettres de « traverse », que l'on confiait à un voyageur et dont la vitesse d'acheminement dépendait du temps mis par ce dernier pour se rendre d'un endroit à l'autre, des courriers privés<sup>1</sup> que l'on payait fort chers, ou officiels<sup>2</sup>, dont il n'est rien subsisté, la poste apparaissait au temps de la marquise comme le plus sûr moyen d'atteindre Mme de Grignan ; cela d'autant plus que, en décembre 1668, Louvois avait été nommé surintendant des Postes et qu'il avait organisé la poste en monopole d'État. Précédant de quelques années l'installation de la comtesse en Provence, cette réorganisation garantissait l'arrivée et le départ des lettres à des jours fixes. En 1671, les départs du courrier de Paris pour la Provence se faisaient le mercredi et le vendredi ; en 1672, la guerre de Hollande et l'organisation de la poste en fonction des besoins des armées avaient imposé le lundi et le vendredi ; en 1675, le mercredi se substituait à nouveau au lundi ; à partir de 1683, on pouvait faire trois envois par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi. Dans le sens de la Provence à Paris, le courrier arrivait le dimanche et le vendredi et le rythme d'envoi était similaire. Aux Rochers, Mme de Sévigné pouvait continuer à effectuer deux envois hebdomadaires puisque les lettres en direction de Paris quittaient Vitry<sup>3</sup> le mercredi et le dimanche. En dehors des jours d'ordinaire, l'épistolière pouvait aussi prendre la plume et écrire « de provision », c'est-à-dire par avance.

---

1. *Courriers privés* : lettres acheminées par des services privés, rendus illégaux après l'institution de la poste en monopole d'État par Louvois.

2. *Courriers officiels* : lettres qu'envoyaient les assemblées de communauté des provinces à l'issue de leur délibération pour annoncer au Roi notamment l'acceptation des impôts. On pouvait profiter de ces envois pour y adjoindre des courriers privés.

3. Relais de la poste proche des Rochers.

L'écriture quasi journalière de la marquise a donné des lettres en forme de relations. Ces narrations développées et détaillées d'événements permettaient aux correspondants retenus en province, comme Mme de Grignan en Provence, de savoir des nouvelles de la cour. Aux dires de ses amis, l'aisance verbale de Mme de Sévigné se prolongeait en dons d'écriture; dans son roman *Clélie* (1654-1660), Mlle de Scudéry\* fait l'éloge des talents de l'épistolière déguisée sous les traits de Clarinte: «J'oubliais à vous dire qu'elle écrit comme elle parle, c'est-à-dire le plus agréablement et le plus galamment qu'il est possible.» Rédigées presque quotidiennement et adressées à la comtesse, les lettres pouvaient aussi tenir lieu de journal intime. Les protestations de tendresse y voisinaient avec les états d'âme d'une conscience déchirée. De ce point de vue, à partir de 1680, la correspondance change de ton: les confidences et les preuves d'amitié prennent significativement le pas sur les récits plus anecdotiques. La distance prise par rapport au tourbillon mondain implique un retour sur soi; le nouvel équilibre trouvé par la mère et la fille autorise un regain de la sollicitude maternelle et favorise les épanchements.

C'est dire que l'on ne peut réduire la correspondance à une simple gazette, pas plus d'ailleurs qu'à une œuvre de littérature consciente. Les événements intéressent Mme de Sévigné parce qu'ils lui fournissent la matière d'un récit susceptible de plaire à sa fille et parce qu'ils la ramènent insensiblement à elle. Au fondement des lettres adressées à la comtesse, se trouve d'abord le sentiment. La vérité du cœur y prime sur la recherche formelle et le contenu intellectuel. Détachée des conventions littéraires, la lettre, chez Mme de Sévigné, rend compte du désordre convulsif de l'existence; elle prolonge et approfondit à distance les rapports que les interlocutrices tissent lorsqu'elles sont réunies. La marquise ne s'astreint pas aux codes épistolaires édictés par les



manuels du temps<sup>1</sup>; si elle fait sienne la règle de plaire, c'est qu'elle escompte en retour une réponse de sa fille.

L'idée de création littéraire était donc bien étrangère à l'épistolaire. Mais son art involontaire du récit, les trouvailles de son style négligé et la singularité de sa passion, entre autres choses, ont trouvé à s'accorder avec la sensibilité des siècles suivants, faisant qu'*a posteriori* on a institué la correspondance en chef-d'œuvre.

## Lettres privées, lettres publiques et édition de la correspondance

La correspondance de Mme de Sévigné n'aurait sans doute pas connu une telle fortune littéraire sans l'entreprise éditoriale qui fut menée dès le XVI<sup>e</sup> siècle pour doter la France de recueils épistolaires. Un genre littéraire était né, qui tirait son prestige de la tradition épistolaire latine – de Cicéron à Sénèque – et des exemples italien et espagnol. Pourtant, les lettres de la marquise ont peu de rapport avec celles de Voiture et de Guez de Balzac, héritiers et grands illustrateurs du genre au XVII<sup>e</sup> siècle. Le premier, roturier de son état, y a vu un moyen de conquérir sa place dans un milieu aristocratique; pour le second, la lettre trouve sa fin en soi et se distingue par ses qualités formelles. Seules les

---

1. Au XVII<sup>e</sup> siècle, contrairement aux hommes, les femmes n'apprenaient pas à écrire selon les règles prescrites par la rhétorique. Pour cette raison, La Bruyère indique dans ses *Caractères* (1688) que l'enchaînement de leurs discours, suivant le bon sens et s'attachant à traduire la vérité des sentiments, est naturel.

lettres de politesse écrites par l'épistolière quand elle se conforme aux usages de la sociabilité en cours à l'époque classique, et celles galantes adressées à Bussy-Rabutin \*, peuvent la rapprocher de Voiture, bien que la marquise ne se soumette pas au plan conventionnel indiqué par les secrétaires<sup>1</sup> : elle suit davantage l'ordre naturel des mouvements de sa pensée.

Les lettres adressées à Mme de Grignan ont certes pu être préparées par ces exercices de style dans le ton des salons que sont les courriers de bienséance ou de badinage ; toutefois, même dans ces courriers, l'évocation concrète l'emporte sur l'expression abstraite des rapports sociaux. En outre, dans la relation épistolaire avec sa fille, la mère est à la recherche constante de la transparence, ce qui l'éloigne toujours plus des codes mondains et des masques dont on devait se parer pour tenir un rôle dans la comédie humaine. Garant de la sincérité des propos tenus, le style « négligé » a empêché que Mme de Sévigné soit considérée comme un auteur en son siècle. La correspondance est restée inséparable des circonstances de sa production : son horizon se confondait avec la personne de Mme de Grignan ; elle ne pouvait gagner, du vivant de l'épistolière, une manière d'autonomie susceptible de conduire à sa publication. C'est la succession des années et peut-être aussi la disparition des lettres de Mme de Grignan à sa mère qui lui ont finalement permis de s'élever au-dessus de la contingence dont elle est née.

Lire les lettres de sa fille était, de l'aveu même de Mme de Sévigné en 1671, aussi important qu'écrire les siennes. Or, nous ne disposons plus que de celles de la mère. Leur première publication remonte aux *Mémoires* de Bussy-Rabutin \*, parus en 1696. En effet, le cousin de la marquise en avait inséré quelques-unes dans son livre, qui servaient de faire-valoir à ses propres écrits. En 1725, le fils aîné de celui-ci publia un volume plus étoffé des

---

1. *Secrétaires* : manuels contenant des modèles de lettres.

lettres, comme autant de témoignages de la vie à la cour sous le règne de Louis XIV. L'année suivante, cette édition s'enrichit d'un nouveau volume. Pour mettre fin à ces publications qu'elle jugeait sauvages, Pauline de Simiane, petite-fille de Mme de Sévigné, chargea Denis-Marius Perrin en 1734 de donner une nouvelle édition de la correspondance. Soucieux de la correction du style et du respect des bienséances – selon l'ordre de Mme de Simiane –, celui-ci remania les quatre cent deux lettres qu'il livra progressivement au public entre 1734 et 1737. En dépit des corrections et autres biffures, quelques lecteurs élevèrent des protestations contre certains passages qui mettaient notamment en cause leurs aïeux. Pauline de Simiane voulut alors couper court aux récriminations des plaignants : elle fit brûler les lettres de sa propre mère, Mme de Grignan ; la mort l'empêcha d'en faire autant avec celles de sa grand-mère, dont, à défaut des originaux, on a conservé une copie réalisée par Perrin.

Près d'un siècle plus tard, en 1818, Monmerqué travailla pour son édition sur celles de 1725-1726, les compara à celles, plus récentes, de l'éditeur Perrin et établit un texte davantage fidèle à l'esprit et à la plume de Mme de Sévigné. Puis il exhuma une nouvelle copie de la correspondance, gardée au château de Grosbois, en Bourgogne, et s'y fia pour sa grande édition de 1862.

Enfin, Charles Capmas découvrit en 1873 un gros *in-folio* contenant la copie de nombreuses lettres adressées à Mme de Grignan (source plus complète et correcte que ne l'était le manuscrit précédent). Il a été intégralement reproduit en 1953 dans l'édition de Gérard-Gailly pour la collection « La Bibliothèque de la Pléiade ». Roger Duchêne a amendé celle-ci au début des années 1970 : au terme « lettres » qui figurait dans le titre, il a substitué celui de « correspondance », faisant entendre en face des lettres de la marquise la voix de ses correspondants quand cela était possible ; il a également réduit le nombre des lettres

par la fusion de celles rédigées dans un laps de temps inférieur à vingt-quatre heures. De cette manière, la notion de dialogue, centrale dans le genre épistolaire, est rendue plus évidente, et la pratique de la lettre par Mme de Sévigné plus sensible.

Ainsi, les lettres de la marquise à Mme de Grignan, qui n'avaient d'autres lecteurs que celle-ci, montrent-elles la genèse d'un écrivain qui s'ignore. L'absence de la comtesse a fait d'une femme sans ambition littéraire un auteur par la volonté de combler son manque affectif et de consoler sa douleur. Ce qui fonde le caractère essentiellement privé des lettres est donc aussi ce qui explique paradoxalement qu'on les lise comme une œuvre d'art. Parce qu'elles sont une recomposition de la réalité à travers le prisme de l'amour maternel, elles deviennent littérature.

## Les anthologies dans la même collection

- AU NOM DE LA LIBERTÉ**  
Poèmes de la Résistance (106)
- L'AUTOBIOGRAPHIE** (2131)
- BAROQUE ET CLASSICISME** (2172)
- LA BIOGRAPHIE** (2155)
- BROUILLONS D'ÉCRIVAINS**  
Du manuscrit à l'œuvre (157)
- « C'EST À CE PRIX QUE VOUS MANGEZ DU SUCRE... »** Les discours sur l'esclavage d'Aristote à Césaire (187)
- CEUX DE VERDUN**  
Les écrivains et la Grande Guerre (134)
- LES CHEVALIERS DU MOYEN ÂGE** (2138)
- CONTES DE L'ÉGYPTE ANCIENNE** (2119)
- LE CRIME N'EST JAMAIS PARFAIT**  
Nouvelles policières 1 (163)
- DE L'ÉDUCATION**  
Apprendre et transmettre de Rabelais à Pennac (137)
- DES FEMMES** (2217)
- FAIRE VOIR : QUOI, COMMENT, POUR QUOI ?**  
(320)
- FÉES, OGRES ET LUTINS**  
Contes merveilleux 2 (2219)
- LA FÊTE** (259)
- LES GRANDES HEURES DE ROME** (2147)
- L'HUMANISME ET LA RENAISSANCE** (165)
- IL ÉTAIT UNE FOIS**  
Contes merveilleux 1 (219)
- LES LUMIÈRES** (158)
- LES MÉTAMORPHOSES D'ULYSSE**  
Réécritures de *L'Odyssee* (2167)
- MONSTRES ET CHIMÈRES** (2191)
- MYTHES ET DIEUX DE L'OLYMPÉ** (2127)
- NOIRE SÉRIE...**  
Nouvelles policières 2 (222)
- NOUVELLES DE FANTASY 1** (316)
- NOUVELLES FANTASTIQUES 1**  
Comment Wang-Fô fut sauvé et autres récits (80)
- NOUVELLES FANTASTIQUES 2**  
Je suis d'ailleurs et autres récits (235)
- ON N'EST PAS SÉRIEUX QUAND ON A QUINZE ANS** Adolescence et littérature (156)
- PAROLES DE LA SHOAH** (2129)
- LA PEINE DE MORT**  
De Voltaire à Badinter (122)
- POÈMES DE LA RENAISSANCE** (72)
- POÉSIE ET LYRISME** (173)
- LE PORTRAIT** (2205)
- RACONTER, SÉDUIRE, CONVAINCRE**  
Lettres des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (2079)
- RÉALISME ET NATURALISME** (2159)
- RISQUE ET PROGRÈS** (258)
- ROBINSONNADES**  
De Defoe à Tournier (2130)
- LE ROMANTISME** (2162)
- LE SURREALISME** (152)
- LA TÉLÉ NOUS REND FOUS !** (2221)
- TROIS CONTES PHILOSOPHIQUES** (311)  
Diderot, Saint-Lambert, Voltaire
- TROIS NOUVELLES NATURALISTES** (2198)  
Huysmans, Maupassant, Zola
- VIVRE AU TEMPS DES ROMAINS** (2184)
- VOYAGES EN BOHÈME** (39)  
Baudelaire, Rimbaud, Verlaine

Création maquette intérieure :  
Sarbacane Design.

Composition : IGS-CP.  
N° d'édition : L.01EHRNFG2290.C002  
Dépôt légal : septembre 2007

Extrait de la publication